

Une régression épistémologique : le "darwinisme social"

In: Espaces Temps, 84-86, 2004. L'opération épistémologique. Réfléchir les sciences sociales. pp. 91-105.

Résumé

Ce que l'on appelle parfois encore "darwinisme social" est le fruit d'un malentendu : les théories désignées sous ce nom n'ont pratiquement rien à voir avec la théorie darwinienne de la sélection. Elles ont leur source dans une conception pré-darwinienne de la lutte pour la vie, que Darwin entendait dans un sens métaphorique tout autant interprétable en termes de solidarité et de dépendance. La compétition entre individus et la lutte entre races, comme moteurs de l'histoire, ne peuvent en aucune façon être qualifiées de "darwinisme".

Abstract

What we sometimes still call "social darwinism" is the result of a misunderstanding : the theories expressed under that phrase have almost nothing to do with the darwinian concept of selection. They have their origin in a pre-darwinian conception of the struggle for existence, which Darwin conceived in a metaphorical sense, which could as well be interpreted in terms of solidarity and dependence. The competition between individuals or the war of races considered as historical laws, cannot in any way be called "darwinism".

Citer ce document / Cite this document :

Becquemont Daniel. Une régression épistémologique : le "darwinisme social". In: Espaces Temps, 84-86, 2004. L'opération épistémologique. Réfléchir les sciences sociales. pp. 91-105.

doi : 10.3406/espat.2004.4242

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/espat_0339-3267_2004_num_84_1_4242

Daniel Becquemont

Une régression épistémologique :
le "darwinisme social".

Ce que l'on appelle parfois encore "darwinisme social" est le fruit d'un malentendu : les théories désignées sous ce nom n'ont pratiquement rien à voir avec la théorie darwinienne de la sélection. Elles ont leur source dans une conception pré-darwinienne de la lutte pour la vie, que Darwin entendait dans un sens métaphorique tout autant interprétable en termes de solidarité et de dépendance. La compétition entre individus et la lutte entre races, comme moteurs de l'histoire, ne peuvent en aucune façon être qualifiées de "darwinisme".

What we sometimes still call "social darwinism" is the result of a misunderstanding: the theories expressed under that phrase have almost nothing to do with the darwinian concept of selection. They have their origin in a pre-darwinian conception of the struggle for existence, which Darwin conceived in a metaphorical sense, which could as well be interpreted in terms of solidarity and dependence. The competition between individuals or the war of races considered as historical laws, cannot in any way be called "darwinism".

Daniel Becquemont est professeur des universités au département d'anglais de l'Université de Lille III.

“Entre la conception traditionnelle de l'économie naturelle et tant de réflexions post-darwiniennes sur le rapport entre nature et société, il y a une telle continuité que la révolution darwinienne ne semble pas s'être produite” (Antonello La Vergata)¹

1 • Antonello La Vergata, *L'equilibrio e la guerra della natura*, Naples : Morano, 1990.

Si la théorie darwinienne fut appelée à bouleverser, non seulement la vision de la nature, mais aussi la représentation par les scientifiques de leur démarche épistémologique, tel ne fut pas son sort immédiat dans son extension aux sciences humaines et à la conception de l'histoire, et le rôle qu'a pu jouer la théorie de Darwin a été sans aucun doute surestimé dans ce domaine. Certes le développement ou la naissance des sciences humaines dans la seconde moitié du XIX^e siècle ne se conçoit pas sans une constante référence à la notion d'évolution, mais celle-ci ne s'appuyait qu'assez rarement sur la notion de sélection naturelle, sinon dans l'ensemble particulier de théories qui s'appelèrent, malencontreusement et accidentellement, “darwinisme social”. Les lois d'évolution qui souvent étayaient les sciences humaines en formation faisaient plus aisément appel aux notions de progrès du XVIII^e siècle – progrès de la raison en marche dans l'histoire – et des étapes successives de l'humanité avançant de la sauvagerie à la civilisation, ou bien conformément à la loi des trois états du positivisme comtien – la biologie d'Auguste Comte n'ayant cependant rien d'évolutionniste.

Des théories s'appelèrent malencontreusement darwinisme social.

L'appui des sciences humaines sur la biologie à cette époque est incontestable, et la tentation de considérer les lois sociales ou humaines comme une simple extension des lois naturelles, ou bien comme se déduisant des lois naturelles par des médiations simples et peu nombreuses, la plupart résidant dans des analogies plus ou moins serrées entre organisme biologique et organisme social, est bien réelle. Mais le noyau dur de la théorie darwinienne, des variations produites au hasard dont certaines étant retenues dans un environnement favorable par sélection naturelle et transmission héréditaire, s'y effaça la plupart du temps au profit d'une notion plus générale de passage, dans un temps fléché, du simple au complexe, de l'homogène à l'hétérogène, de l'indéfini au défini, selon le fil d'un progrès plus ou moins finalisé de la raison et des sociétés humaines. Typique à cet égard est l'œuvre d'Herbert Spencer, dont on a peine à mesurer aujourd'hui la popularité et l'importance dans la seconde moitié du XIX^e siècle², et peine à saisir à quel point ce que l'on appela – que l'on appelle parfois encore – “darwinisme” dans le champ des sciences humaines doit à Spencer bien plus qu'à Darwin. C'est ainsi qu'il y a peu d'années encore, le terme “darwinisme” désignait dans les sciences de la vie l'origine de la théorie synthétique de l'évolution, et dans le champ des sciences sociales, avec un brin de condescendance, des idéologies évolutionnistes du progrès simplistes et obsolètes. Il faut convenir que Darwin lui-même porte une certaine responsabilité dans cette confusion, ayant emprunté à Spencer (dès la cinquième édition de *L'Origine des Espèces*) le terme de “survivance du plus apte” et ayant plusieurs fois cité élogieusement ce dernier dans *La descendance de l'homme*.

L'appui des sciences de l'homme et de la société sur la biologie, au XIX^e siècle, réside moins dans la référence à Darwin qu'à des lois concernant le développement de l'embryon.

2 Cf. • Daniel Becquemont et Laurent Mucchielli, *Le cas Spencer*, Paris : PUF, 1998.

L'appui des sciences de l'homme et de la société sur la biologie, au XIX^e siècle, réside moins en fait dans la référence à Darwin qu'à des lois concernant le développement de l'embryon : le développement culturel et social

était analogue au développement de germes initiaux jusqu'à leur forme pleinement développée par une série de transformations successives et ordonnées dans le temps. Spencer lui-même ne cessa de proclamer qu'il avait établi les bases de son système de philosophie synthétique, des lois cosmiques aux lois de l'évolution sociale en passant par les "principes de biologie", à partir des lois de développement de l'embryon de Karl-Ernst Von Baer. Le naturaliste allemand Ernst Haeckel – dont le rôle dans la formation d'un certain darwinisme social ne doit pas être négligé – actualisa les thèses de Meckel et de Serres sur les rapports entre ontogenèse et phylogenèse (auxquelles Comte lui-même adhérait) en les plongeant dans le cadre de l'évolution³. Ainsi se trouvaient liées lois biologiques, lois de développement de l'individu, lois de développement socio-culturel : "Dans sa courte évolution, l'individu reproduit les plus importantes des métamorphoses que ses ancêtres ont subies, durant la lente et longue évolution paléontologique, conformément aux lois de l'hérédité et de l'adaptation⁴".

Cette formulation inspira bien plus les sciences humaines que la théorie darwinienne de la sélection naturelle. Que ce soit sous l'idée baerienne de passage du simple au complexe par différenciations successives ou bien celle plus rigide de Haeckel selon lequel l'ontogenèse était une récapitulation de la phylogenèse, l'idée d'un développement général de l'humanité, dans tous les compartiments du savoir, liant enfance de l'humanité et enfance des individus, développement de la sauvagerie à la civilisation selon le modèle d'un développement individuel, permettait aisément de soumettre le concept d'une raison en marche dans l'histoire à des lois d'évolution simples et rigoureuses qui constituaient inéluctablement un progrès finalisé, mais qui ne devaient pas grand chose à la pensée de Darwin. La foi des Lumières en la puissance de la raison était ainsi plongée dans une nouvelle notion de temps. Lorsque psychologues, sociologues, anthropologues, voire historiens, se référaient au rapport entre sciences humaines et biologie, ils ne pouvaient éviter de se confronter à ces théories du développement. La notion de retard de développement embryonnaire pouvait s'appliquer à la criminologie (Lombroso par exemple), aux faibles d'esprits, voire aux femmes en général, et bien sûr aux "races inférieures". Le développement de l'enfant pouvait être considéré comme analogue au développement de l'humanité, et de telles théories jouèrent souvent un rôle majeur dans les théories de l'éducation. Ni Marx (parlant des limitations de l'homme primitif renvoyées à l'étroitesse de ses rapports avec la nature) ni Freud (parlant du narcissisme de l'homme primitif) n'échappèrent totalement à l'influence des lois de récapitulation : enfance de l'humanité et enfance individuelle reflétaient en miroir une même loi de développement.

En ce sens, la théorie darwinienne de la descendance avec modifications et de la sélection naturelle ne venait que comme une force d'appoint facultative, englobée, tout comme elle l'était dans la philosophie synthétique de Spencer, dans des lois générales de développement. Le seul succès éphémère d'une science humaine en formation se référant explicitement à la théorie de la sélection fut celui de la linguistique de Schleicher, pour qui les espèces étaient comparables aux langues, les variétés aux dialectes : les langues les plus élevées en organisation étaient issues de formes plus

3 Cf. Daniel Becquemont, article "développement" in •Dominique Lecourt (dir.) *Dictionnaire d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris : PUF, 1998.

4 •Ernst Haeckel, *Anthropogénie*, Paris : Reinwald, 1877, p. 1.

Enfance de l'humanité et enfance individuelle semblaient refléter en miroir une même loi de développement.

simples, où n'existaient pas encore d'organes différenciés pour exprimer diverses fonctions grammaticales. Les langues originelles avaient surgi en grand nombre à l'aube de l'humanité, et la plupart avaient disparu par sélection naturelle, seules quelques souches ayant survécu. Les divergences entre langues pouvaient être considérées comme l'effet de petites variations de type darwinien, divergences infiniment petites dans la constitution du cerveau... ce qui permettait à l'époque de considérer les langues du monde comme des caractéristiques raciales. C'est contre de telles théories que l'anthropologie et la linguistique durent lutter pour s'affirmer, en dissociant histoire "raciale" et histoire des langues.

Le darwinisme social, malentendu conceptuel.

Les références nombreuses au "darwinisme social" à partir des vingt dernières années du XIX^e siècle ne doivent pas faire illusion : les théories qui appliquaient directement - ou par l'intermédiaire de médiations peu nombreuses et rudimentaires - la théorie de la sélection naturelle aux sociétés humaines demeurèrent la plupart du temps minoritaires, et ne doivent pratiquement rien à Darwin. Le terme même de "darwinisme social" prête ainsi à contestation. Jamais aucun penseur ou idéologue ne le reprit à son propre compte, et le terme fut créé, et utilisé la plupart du temps, dans un sens polémique, pour désigner comme adversaires les avocats, imaginaires ou réels, de l'idée d'une "lutte pour la vie" considérée comme la loi fondamentale d'évolution des sociétés humaines. L'existence d'un tel courant de pensée est bien réelle, même si la nébuleuse qu'on appelle malencontreusement darwinisme social demeure peu aisément définissable, et inappropriée selon l'opinion de la plupart de ceux que l'on considéra comme les porte-parole de ce courant. Il n'existe, si l'on s'en tient aux occurrences de cette expression, que des dénonciations du "darwinisme social". Les tenants d'une "lutte pour la vie" comme loi de la société se gardèrent d'employer le terme, se considérant eux-mêmes comme "darwiniciens" tout simplement, l'extension des lois biologiques à l'ordre social allant pour eux de soi, et n'exigeant pas un adjectif supplémentaire. La plupart d'entre eux n'avaient en fait des théories de Darwin qu'une connaissance assez rudimentaire, et, si l'on ose dire, particulièrement sélective. Leurs idées partageaient à peu près tous deux traits communs : le déplacement de l'idée de sélection naturelle darwinienne à celle de "lutte pour la vie", et la réduction de la lutte pour la vie ("lutte pour l'existence" chez Darwin) à des concepts pré-darwiniens, négligeant la profonde transformation conceptuelle que Darwin avait fait subir à la très ancienne notion de "lutte pour l'existence" ou "guerre de la nature".

La plupart des naturalistes du XVIII^e siècle, en effet, n'avaient en effet nullement négligé l'idée de lutte pour l'existence, souvent décrite par eux en termes dramatiques, "horrible massacre", "boucherie sanglante" (les termes sont d'Erasmus Darwin, grand-père de Charles), où les plus faibles étaient invariablement la proie des plus forts. Le spectacle de la nature offrait scènes de carnage, cruauté, injustice. Mais cette guerre de la nature renforçait un système d'équilibre et de compensations qui était en fin de compte globalement bénéfique, et des avantages certains en dérivait.

Le terme même de "darwinisme social" prête à contestation.

L'élimination d'individus déviants ou inaptes – voire d'espèces pour ceux qui admirent un peu plus tard leur extinction – contribuait à l'amélioration du monde animé, et même à l'accroissement du "bonheur général". Des maux partiels se résorbaient dans l'accroissement d'un bien universel. La guerre de la nature était ainsi conçue comme un mécanisme providentiel où le "massacre" des individus contribuait à un équilibre général, qui rendait compte à la fois de la fixité des espèces et de la bienveillance des lois naturelles par lesquelles la Divinité régissait le monde animé. Et, dès la fin du XVIII^e siècle, les lois inexorables de la lutte pour l'existence dans la nature se reflétaient dans la conception de l'ordre social. Au début du XIX^e, Malthus lui-même voyait dans ses lois de population l'expression d'un ordre providentiel, poussant l'homme à améliorer sa condition matérielle et surtout morale : le progrès consistait à remplacer des obstacles naturels par des obstacles plus "civilisés" (abstinence et mariage tardif) à la prolifération excessive de la population. Si la Divinité appelait à la vie des êtres que des lois naturelles condamnait à mourir faute de moyens d'existence, c'était avant tout pour pousser l'homme à améliorer sa condition matérielle et surtout morale. L'extinction d'individus qui avaient malheureusement tiré "le numéro zéro" à la loterie de la vie (l'image est de Malthus) était le prix à payer, par l'intermédiaire d'un mécanisme providentiel, pour l'amélioration morale de l'humanité. Les conclusions économiques et politiques en étaient assez radicales : toute forme de subvention aux pauvres allait contre les lois de la nature, que confortait une libre compétition entre individus, douloureuse sans doute dans le temps présent, mais bénéfique pour le futur de la société. Une même économie naturelle régissait, pour le plus grand bonheur du monde animé, nature et société. On reconnaîtra, dans cette forme de pensée, très répandue voire dominante au XVIII^e siècle et dans la première moitié du XIX^e, à peu près tous les éléments de base que l'on définira après Darwin sous le terme de "darwinisme social". Les lois de l'évolution, darwiniennes ou non, ne contribuèrent qu'à exprimer dans un cadre évolutionniste, sous une forme religieuse atténuée voire éliminée, de très anciennes idées qui ne devaient pratiquement rien à Darwin.

Dès la fin du XVIII^e siècle, les lois inexorables de la lutte pour l'existence dans la nature se reflétaient dans la conception de l'ordre social.

La lutte pour l'existence selon Charles Darwin.

Ce dernier, en effet, avait interprété la "lutte pour l'existence" en en déplaçant radicalement la signification. L'emploi qu'il faisait du terme, affirmait-il, n'avait qu'un sens métaphorique, exprimant avant tout un ensemble d'interrelations entre les individus, les espèces, et leur milieu. Certes Darwin mettait l'accent sur la compétition entre individus ou espèces, à l'intérieur de "stations" diverses (on parlerait aujourd'hui de niche écologique), voire de lutte intense et dramatisée. Il distinguait d'abord la lutte entre individus d'une même espèce pour leur survie dans des conditions de vie particulières – ce qui était pour lui la forme de lutte la plus importante –, puis la lutte entre espèces, ainsi qu'une troisième forme de lutte entre l'ensemble des habitants d'une même station et leurs conditions d'existence – où l'on reconnaîtra l'amorce d'une conception proprement écologique. Mais, affirmait Darwin, cette "lutte" au sens

Ce concept de "lutte pour l'existence" était chez Darwin d'un concept écologique unifiant qui ne dérive nullement d'une généralisation linéaire d'observations.

métaphorique exprimait avant tout un ensemble de relations qui pouvait tout aussi bien s'exprimer sous forme de relations de solidarité et de dépendance. Le gui, affirmait-il, luttait contre l'arbre qu'il parasitait, tout autant qu'il en dépendait. Une plante, dans le désert, luttait contre la sécheresse, mais on pouvait tout aussi bien affirmer qu'elle dépendait de l'humidité. Lutte au sens direct, relations de dépendance, difficultés de la survie, lutte pour la survie de la descendance, tous ces sens du terme "lutte", selon Darwin, "glissaient les uns dans les autres".

Dans de nombreux cas, affirmait-il, l'expression "équilibre des espèces" serait plus appropriée⁵. Ce concept de "lutte pour l'existence" au sens métaphorique permettait ainsi à Darwin de lier des notions auparavant dissociées comme l'extinction, l'adaptation, la distribution géographique des espèces et des variétés. Il s'agit chez lui d'un concept écologique unifiant qui ne dérive nullement d'une généralisation linéaire d'observations, n'est nullement réductible à la méthode inductive (ni sans doute à la méthode hypothético-déductive), avec mise en abyme d'une "lutte dans la lutte" se déroulant en spirales de plus en plus complexes⁶. La "guerre de la nature", chez Darwin, était intermittente, ne s'exerçant qu'à certains moments, elle n'exprimait pas un conflit direct, mais le fait qu'un petit nombre d'individus seulement parvenait à se reproduire, indépendamment de tout état de "guerre de la nature" au sens propre du terme. Pour les pré-darwiniens, cette guerre entre individus ou groupes était au contraire un drame concret, tout comme elle le fut pour ceux qu'on appela "darwiniens sociaux". Elle ne concernait pas le succès du plus apte conçu comme celui qui permettait la survie d'une nombreuse descendance, mais plus simplement comme le succès du "plus fort" sur le "plus faible". Toute l'histoire de ce qu'on l'on peut tenter de regrouper sous le terme de "darwinisme social" constitue en fait, d'un point de vue purement vue épistémologique, selon les dires d'Antonello La Vergata, non une révolution, mais l'histoire de l'appauvrissement d'un concept⁷.

5 • R.C. Stauffer (ed), *Charles Darwin's Natural Selection*, Cambridge : Cambridge University Press, 1975.

6 Cf. •Antonello La Vergata, *op. cit.* n. 1.

Ce qu'on l'on peut tenter de regrouper sous le terme de "darwinisme social" constitue, non une révolution, mais l'histoire de l'appauvrissement d'un concept.

7 *Ibid.*, p. 300.

Qu'appelle-t-on "darwinisme social" ?

Définir le "darwinisme social" se heurte ainsi à une aporie insurmontable. Si l'on considère qu'il s'agit d'une théorie étendant les lois de l'évolution à l'ordre social, la principale étant la "lutte pour la vie", avec quelques vagues références à Darwin, la notion est inépuisable, et peut s'étendre indéfiniment de proche en proche, à toute analogie, fût-ce la plus lointaine, entre biologie et société. Si l'on s'en tient aux occurrences du terme, à son emploi par ses adversaires, l'on obtiendra une définition plus restreinte et plus acceptable, mais entièrement définie par des penseurs qui y sont hostiles, et qui regroupe sous un dénominateur commun le fruit d'un choix orienté à des fins polémiques. Il devient alors nécessaire, pour saisir ce que peut signifier le "darwinisme social", de comprendre qui étaient ses adversaires, et de situer leurs positions dans un contexte précis. La définition volontairement approximative du terme qu'en donna le sociologue américain Lester Ward au début du XX^e siècle fournit un cadre de référence précieux :

Si la notion équivaut à une "lutte pour la vie", elle est inépuisable.

“En Europe, et spécialement sur le continent, on a beaucoup discuté de ce qu'on appelle ‘darwinisme social’... Là-bas, la discussion sur ce sujet porte sur deux problèmes : en premier, la lutte économique, et, deuxièmement, la lutte des races... Loria, par exemple, dans son livre sur les problèmes sociaux, a un chapitre qui s'intitule ‘darwinisme social’, et qui est essentiellement une critique du malthusianisme. Étant donné que Darwin a admis qu'il s'est inspiré de Malthus, beaucoup en ont tiré la conclusion erronée que le malthusianisme peut légitimement s'appeler ‘darwinisme’...”

L'autre sens dans lequel cette expression est utilisée en Europe concerne la lutte des races. Les principaux auteurs qui admettent la lutte des races n'utilisent jamais le terme “darwinisme social” mais beaucoup de sociologues les ont traités de “darwinien sociaux”, sans savoir ce que disait vraiment Darwin.

En un mot, les sociologues du continent ont appliqué le terme “darwinisme social” à deux doctrines différentes mais apparentées, la lutte économique et la lutte des races, considérées comme facteurs de progrès social, et dans les deux cas ils se sont sentis appelés à combattre cette doctrine... La première de ces écoles comporte essentiellement des socialistes, et la seconde, comme chez Novicow, des réformateurs pacifistes. Ni l'une ni l'autre ne semblent familière avec la nature de la théorie darwinienne⁹”.

“Les principaux auteurs qui admettent la lutte des races n'utilisent jamais le terme ‘darwinisme social’ mais beaucoup de sociologues les ont traités de ‘darwinien sociaux’”

8 *American Journal of Sociology*, 1907, p. 709.

Ce commentaire de Ward résume l'essentiel du débat. Outre le fait qu'elle nous indique que le terme “darwinisme social” n'est parvenu que tardivement dans le monde anglo-saxon, elle en distingue clairement deux formes, l'une “individualiste”, lutte pour la vie entre individus, l'autre que l'on qualifiera de “holiste”, lutte entre races ou groupes humains. Il précise également le peu de connaissance de l'œuvre de Darwin qu'implique l'emploi du terme. Il permet de comprendre certains malentendus : ainsi Lester Ward – accordant un certain rôle à la lutte entre groupes – fut qualifié par Jacques Novicow de “darwinien social” (de type holiste), ce qui suscita sa réponse indignée, car Ward se flattait d'avoir toujours pourfendu le “darwinisme social” individualiste au nom d'une entraide nécessaire entre membres d'un même groupe humain. Quant à Novicow⁹, qui combattait la “lutte entre races”, il prônait la nécessité d'une sorte d'élite aristocratique dominante et ne négligeait nullement les analogies biologiques pour appuyer son point de vue, thèse qui n'est pas très éloigné du “darwinisme social” tel que le concevait et le combattait Ward¹⁰.

Mais il faut également tenir compte de la perplexité de Ward lorsque, au cours de la même réunion, un conférencier, sous le titre “darwinisme social”, parla de l'eugénisme de Francis Galton, ajoutant ainsi une troisième forme de ce qu'on appela darwinisme social.

À partir de la conception de la “lutte pour la vie”, entendue dans son sens proprement darwinien ou pré-darwinien, il eût été assez logique de désigner sous le nom de “darwinisme social” l'ensemble des théories qui envisageaient les lois sociales comme le prolongement des lois naturelles, et interprétaient la théorie darwinienne soit dans le sens d'une compétition économique dans un cadre libéral, soit dans le sens d'une solidarité et d'une interdépendance accrues dans une perspective socialiste. L'utilisation que l'on en fit chez les théoriciens de la deuxième Internationale¹¹ témoigne de cette possibilité. Karl Kautsky vit dans la bourgeoisie une classe condamnée par les lois de l'évolution à disparaître et devant faire place à une société socialiste mieux adaptée, et dans la théorie de l'histoire une extension des lois darwiniennes (là aussi il s'agissait

9 La « Critique du darwinisme social » de Jacques Novicow (Paris : Alcan, 1910) fit beaucoup pour populariser le terme, et encore plus pour ajouter à la confusion idéologique. Au nom du pacifisme, il dénonçait la philosophie guerrière de Spencer (qui était pacifiste, avait dénoncé la guerre des Boers et s'opposait à toute forme d'intervention coloniale) et concluait de ce bellicisme, intitulé bien sûr “darwinisme social”, que la théorie de Darwin était une absurdité scientifique.

10 Cf. Daniel Becquemont, “Aspects du darwinisme social anglo-saxon”, in Patrick Tort (dir.), *Darwinisme et société*, Paris, PUF, 1992.

11 Voir l'article de Michael Löwy in Patrick Tort (dir.), *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*, Paris : PUF, Vol. III, p. 1119-1122.

plus d'évolutionnisme au sens large que de références aux thèses proprement darwiniennes). En Italie, Enrico Ferri appuyait son socialisme sur l'évolutionnisme spencérien, socialisme qui devait se borner à assurer l'égalité de tous au départ de la lutte pour la vie. Le biologiste russe Kropotkine (militant anarchiste), interpréta la "lutte pour la vie" comme "aide mutuelle"¹² destinée à s'étendre aux lois de la société, témoignant de ce qu'il n'eût pas été illégitime de parler d'un darwinisme social socialiste ou anarchiste.

12 •Piotr Kropotkin, *Mutual Aid*, London : W. Heinemann, 1902.

Lutte entre individus.

Tel ne fut pas cependant historiquement l'emploi du terme "darwinisme social" qui s'appliqua essentiellement à la lutte entre individus puis à la lutte entre "races". Gabriel Tarde, dans son article "darwinisme naturel et darwinisme social"¹³ s'efforça de démontrer la fausseté de la théorie biologique darwinienne à partir des implications sociales qu'il lui prêtait. Mais l'inventeur du terme fut en 1880 l'anarchiste français Émile Gautier¹⁴, dénonçant sous ce terme une économie libérale qui faisait l'apologie d'une concurrence économique sans frein, restreignant ou réduisant toute forme de solidarité sociale envers les défavorisés. Il s'agissait là, sans aucun doute, d'une référence à Spencer plus qu'à Darwin. La réponse de l'économiste belge Émile de Laveleye à Spencer mentionnant en sous-titre le "darwinisme social" (1884, traduite en anglais dans la *Contemporary Review*, ce qui fut sans doute le premier emploi anglais du terme) acheva de limiter le champ de ce qu'on appelait darwinisme social à une idéologie de la compétition économique entre individus, puis entre groupes.

13 Gabriel de Tarde, *Revue philosophique*, Paris, 1884.

14 •Émile Gautier, *Le darwinisme social*, Paris : Derveaux, 1880.

Karl Kautsky vit dans la bourgeoisie une classe condamnée par les lois de l'évolution.

Darwinisme social ou spencérisme ?

Dès les années 1850, Spencer avait interprété la théorie malthusienne dans le cadre d'une pensée évolutionniste : le développement des qualités humaines nécessaires au bon déroulement du progrès exigeait une compétition constante : dans les conditions d'un laissez-faire le plus strict, le perfectionnement graduel et illimité de l'humanité, selon les lois générales de l'évolution, était assuré. Morale et économie politique coïncidaient (l'économie politique n'étant pour Spencer qu'une science annexe aisément déduite de ses lois générales d'évolution). L'adaptation continue de l'individu à ses conditions d'existence était le garant du développement de la civilisation. Dans ses premiers écrits, Spencer avait assimilé le mal moral à l'inadaptation, et le bien à l'adaptation, et envisagé le développement de l'homme vers un état d'adaptation presque parfaite à ses conditions d'existence. Selon les lois d'évolution, les institutions gouvernementales se développaient tout comme un organisme, par différenciations et organisations croissantes. Si, aux origines, une autorité politique d'ordre coercitif était nécessaire comme organe général de régulation, celle-ci était appelée à dépérir au cours de l'évolution : les sociétés devaient passer d'un type de société "militaire" à un type de société

Pour Spencer, l'adaptation continue de l'individu à ses conditions d'existence était le garant du développement de la civilisation.

industrielle, qui exigeait liberté et initiative sans freins de l'individu, une intervention de plus en plus restreinte de l'État dans tous les domaines de la vie sociale. Le dépérissement de l'État était la condition inéluctable du progrès, tout comme dans l'ordre biologique les organes digestifs des organismes supérieurs étaient du plus en plus décentralisés. Le darwinisme social spencérien se réduit à une apologie de la libre compétition interindividuelle et à une hostilité profonde envers toute intervention de l'État. Plus tard, s'insurgeant contre le rôle au contraire croissant de l'État dans la Grande Bretagne de années 1870, Spencer écrit *L'individu contre l'État*¹⁵, où il fustigeait l'abandon du programme libéral de sa jeunesse, hostile à toute intervention de l'État au nom de la liberté individuelle, alors que l'État actuel prenait tout un ensemble de mesures sociales pernicieuses de protection sociale, dans l'illusion que toute souffrance individuelle pouvait être écartée dans l'immédiat sans aller contre une évolution naturelle de l'ordre social. Tenter d'améliorer la condition des classes inférieures par des mesures artificielles allait contre les lois naturelles.

On reconnaîtra aisément dans ce "darwinisme social" dénoncé par Émile Gautier (d'un point de vue révolutionnaire) ou par Émile de Laveleye (du point de vue d'un catholicisme social) ce que l'on désigne sous le terme de libéralisme, ou plutôt d'ultra libéralisme économique, conforté par des analogies pour le moins douteuses entre ordre social et ordre économique. La thèse essentielle en est l'hostilité envers l'intervention de l'État. Le rapport avec la théorie darwinienne est pour le moins ténu, résidant en tout et pour tout dans un emploi pré-darwinien de la notion de lutte pour la vie, appuyé sur des références à des lois de nature. Innombrables, alors, sont ceux que l'on pourrait à la fin du XIX^e siècles qualifier de "darwinien sociaux", et de ce point de vue certains ouvrages consacrés au darwinisme social constituent une énumération décousue (et toujours incomplète) de toute allusion explicite ou implicite à Darwin dans l'ordre social. En France la première traductrice de *L'Origine des espèces*, Clémence Royer, sous le titre de préface à l'édition française, rédigea une sorte de pamphlet justifiant les inégalités sociales par d'inexorables lois de nature :

"La théorie de M. Darwin exige donc que beaucoup de questions...soient sérieusement remises à l'étude. Les hommes sont inégaux par nature... Ils sont individuellement inégaux, même dans les races les plus pures... cette théorie conclut en politique au régime de la liberté individuelle la plus illimitée, c'est-à-dire de la libre concurrence des forces et des facultés, comme de leur libre association¹⁶".

Sans doute cette préface est l'une des raisons pour laquelle le terme "darwinisme social" fut forgé en France... par des adversaires de telles notions.

Il devient évident, d'un point de vue proprement théorique, que l'utilisation du terme est un malentendu, et que de telles idées pourraient plus correctement s'appeler "spencérisme social", voire "spencérisme" tout court. L'usage populaire du terme, de nos jours encore, demeurant tout aussi vivace qu'au siècle dernier¹⁷, il paraît cependant difficile d'en récuser l'usage, malgré tous les malentendus conceptuels qu'il recèle.

Il convient enfin de signaler que ce darwinisme social est strictement individualiste, par analogie avec la lutte darwinienne entre individus

15 •Herbert Spencer, *L'individu contre l'État*, Paris : Alcan, 1886.

Tenter d'améliorer la condition des classes inférieures par des mesures artificielles allait contre les lois naturelles.

De telles idées pourraient plus correctement s'appeler "spencérisme social".

16 •Charles Darwin, *L'Origine des espèces*, préface de Clémence Royer, Paris : Marpon et Flammarion, s.d. 4^{ème} édition, p. XXXVIII.

17 La plupart des occurrences relevées sur Internet du terme "darwinismo sociale" en Italie constituent une dénonciation de la politique de... Silvio Berlusconi.

d'une même espèce. Il n'a rien de particulièrement raciste : même si dans les écrits du XIX^e l'emploi du terme baigne dans un racisme diffus, il ne concerne que la compétition entre individus.

Le darwinisme social américain : controverses et révisions.

Le cas du "darwinisme social" aux États-Unis est particulièrement intéressant. Après le voyage de Spencer aux États-Unis, ses partisans furent souvent qualifiés de "darwiniciens sociaux", et le terme s'étendit rapidement aux tenants du libéralisme économique, voire du "capitalisme sauvage", et à toute apologie de la compétition économique entre individus, même lorsque le terme de "lutte pour l'existence" s'était entièrement détaché de ses connotations darwiniennes. Mais l'emploi du terme était le fait de leurs adversaires, qui défendaient, contre ces "darwiniciens sociaux", une intervention nécessaire de l'État dans la législation sociale, les conflits sociaux, voire l'orientation de l'économie. On mentionnait Graham Sumner, qui liait directement survivance du plus apte et triomphe de la libre entreprise capitaliste. Selon lui, le capital, forme de travail accumulé au cours des générations, devait lui-même être considéré comme une forme d'hérédité biologique, une somme de variations avantageuses transmise de génération en génération, et la lutte pour la vie entre riches et pauvres reflétait directement des inégalités naturelles et nécessaires. Seule cette inégalité pouvait être un facteur de progrès dans la société civile. On citera de nombreux hommes d'affaires ou hommes politiques parsemant leurs discours d'allusions à des lois naturelles de sélection et à la nécessaire lutte pour l'existence. Andrew Carnegie s'affirmait ouvertement disciple de Spencer, qui voyait dans le développement du capitalisme américain une loi de nature qui, consistait en une diversification croissante par passage de l'homogène à l'hétérogène. Certains économistes, comme Thomas Nixon Carver, s'appuyaient ouvertement sur des lois de nature dites "darwiniciennes". À ces thèses s'opposaient celles de Lester Ward, partisan d'une certaine protection pour les défavorisés et un renforcement de la cohésion sociale par intervention de l'État. Telle est la version du darwinisme social que donne Richard Hofstadter dans son ouvrage classique sur le darwinisme social américain¹⁸.

Mais l'œuvre de Hofstadter s'inscrit elle-même dans un certain contexte, qui est celui de l'Amérique de Roosevelt et du New Deal, c'est-à-dire que les "darwiniciens sociaux" désignés sont essentiellement des adversaires de l'intervention étatique, dans une critique indirecte des opposants à la politique de Roosevelt. L'histoire du terme "darwinisme social", ici, se trouve étroitement liée au contexte politique et à un conflit entre intervention ou non intervention de l'État. Le darwinisme social décrit par Hofstadter offrait-il une telle cohérence et une telle compacité ? Plus tard, Richard Bannister¹⁹ a dénoncé la perspective de Hofstadter, allant jusqu'à considérer le darwinisme social comme le mythe d'une certaine gauche américaine : en effet la plupart des hommes d'affaires désignés comme darwiniens sociaux étaient selon lui avant tout des hommes religieux, et l'idée

Le terme de "darwinisme social" s'étendit rapidement à toute apologie de la compétition économique entre individus.

18 • Douglas Hofstadter, *Social Darwinism in American Thought*, Philadelphia : University of Pennsylvania Press, 1944.

19 • Roger Bannister, *Social Darwinism, Science and Myth in Anglo-American Thought*, Philadelphie : Temple University Press, 1979.

d'une prédestination de type plus ou moins calviniste, couplée avec la notion de "destinée manifeste" du peuple américain, expliquent bien mieux selon Bannister cette période de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e que la notion imaginaire de darwinisme social. Mais le même conflit entre partisans d'un libéralisme économique pur et partisans d'une intervention de l'État peut se lire dans l'opposition entre Hofstadter (1944) et Bannister (1979). Si l'œuvre de Hofstadter s'inscrit dans un contexte "rooseveltien", celle de Bannister s'inscrit dans un contexte quelque peu "reaganien". Si le "darwinisme social" en tant que configuration idéologique n'a certainement pas la cohérence que lui attribue Hofstadter, il ne saurait non plus être considéré comme une pure invention de ses adversaires, ni se réduire à des certitudes religieuses. Il serait plus fructueux d'insister sur la manière dont, depuis le dernier tiers du XIX^e siècle, se conjuguent dans un certain protestantisme, les notions de variation individuelle dans la nature et celles de providences particulières de type calviniste dans l'ordre social, la sélection naturelle fusionnant avec l'élection religieuse en un ensemble cohérent qui justifiait la "destinée manifeste" d'un peuple élu par l'histoire.

Lutte entre races.

Le darwinisme social individualiste s'accompagnait d'un certain optimisme social et économique, voire cosmique. Le contexte dans lequel il se manifesta était celui de l'expansion économique continue et rapide des années 1860-80, qui dura plus tard encore aux États-Unis. La Grande Bretagne dominait le monde, les théories du libéralisme économique y fleurissaient, ainsi que l'individualisme économique privilégiant l'initiative individuelle et posant comme valeur de base la liberté de l'individu. Le climat des années 1880 vit se poser d'autres problèmes. Ni le développement de l'éducation, ni le libre échange généralisé, n'avaient obtenu les résultats escomptés, et la concurrence accrue entre nations allait déplacer l'accent sur la lutte entre groupes, qui très vite devint lutte entre races. L'on pouvait très bien interpréter la lutte darwinienne au sens de lutte entre groupes ou races, en se fondant sur le modèle darwinien de la lutte entre espèces. Si le "darwinisme social" individualiste de la compétition interindividuelle reprend de très vieilles notions sur l'équilibre de la nature dans un cadre évolutionniste, la "lutte des races" reprend dans le même cadre de très anciennes notions sur le mythe aryien²⁰, confortées par ce que Stephen Gould appelle la "mal-mesure" de l'homme, ensemble de théories et de mesures pseudo-scientifiques destinées à hiérarchiser les races en établissant physiquement une typologie des "qualités raciales". C'est à cette idéologie de la lutte entre races que le sociologue – russe naturalisé français – Jacques Novicow donna également le nom de "darwinisme social" dans les années 1900²¹. Cette lutte entre races est encore plus éloignée de la pensée de Darwin et de sa métaphore complexe de lutte pour l'existence que ne l'est le "darwinisme social" individualiste. Jacques Novicow, tout comme Gabriel Tarde vingt ans auparavant, n'en concluait pas moins que le bellicisme qu'il dénonçait – on ne saurait lui ôter le mérite d'avoir prévu et lutté contre la Première Guerre Mondiale – était la preuve de la fausseté des thèses darwiniennes. Jusqu'en 1940 au moins, de nombreux

Les adversaires de l'intervention étatique sont désignés comme "darwiniens sociaux".

La lutte entre races est encore plus éloignée de la pensée de Darwin et de sa métaphore complexe de lutte pour l'existence que ne l'est le "darwinisme social" individualiste.

20 Voir à ce sujet •Léon Poliakov, *Le mythe aryen*, Paris : Calmann-Lévy, 1971.

21 Il est remarquable que les deux sens du terme "darwinisme social" – individualisme et holisme – proviennent tous deux de France. Ils témoignent tous deux d'une incompréhension profonde de la pensée de Charles Darwin.

manuels de sociologie consacèrent un chapitre particulier à ce darwinisme social "holiste" sous le nom de "sociologie de la lutte"²².

En Grande Bretagne, dès les années 1870, Walter Bagehot assimilait le caractère national d'un peuple au résultat d'une sélection transmise par hérédité, de traits acquis dans la lutte entre nations. Sous être ouvertement raciste, il ouvrait la voie à une hiérarchisation a priori, où les différentes races allaient être pourvues de qualités essentielles plus ou moins développées. À cette époque, l'économie classique de laissez-faire était remise en question au nom de la nécessité de certaines mesures protectionnistes, et l'intervention de l'État aux fins de renforcer la cohésion du groupe social souvent considérée comme salutaire. La compétition entre les nations "civilisées" pour l'acquisition de nouveaux territoires se faisait plus intense. Le darwinisme social holiste dénoncé par Novicow, ouvertement raciste, était également interventionniste – ceci en opposition radicale avec le premier darwinisme social de type spencérien²³. Il servit souvent de justification à l'expansion coloniale, ainsi qu' à la militarisation des nations, ou au renforcement de la cohésion des groupes sociaux par des mesures socialistes²⁴.

Si, en raison de son utilisation idéologique par les Nazis, Gobineau est fréquemment inclus parmi les darwiniens sociaux, force est cependant de convenir que, même si son racisme ne peut être nié, il présentait le déclin de la "race supérieure" comme inéluctable par accroissement continu du métissage, pensée pour le moins éloignée de toute notion de "lutte pour la vie", fût-elle pré-darwinienne. Vacher de Lapouge²⁵, s'appuyant dans un premier temps sur la théorie de la sélection naturelle, mit également l'accent sur les dangers de décadence que provoquaient les mélanges raciaux. Outre la sélection naturelle, les hommes étaient actuellement soumis à diverses formes de sélections sociales : les lois de la nature ne s'exerçaient plus chez les races supérieures, brouillant leur hiérarchie naturelle en dissolvant la race supérieure des Aryens dans la médiocrité des races inférieures. Sélections sociales, économiques, militaires, et mesures de protection destinées à préserver la survie des inaptes, entraînaient inéluctablement un processus de dégénérescence. L'influence de Vacher de Lapouge fut assez réduite, et la sociologie de la lutte, ou darwinisme social holiste, fut surtout populaire dans les pays où l'industrialisation s'effectuait rapidement et où se forgeait un sentiment d'unité nationale. En France, la défaite de 1871 et le peu de pression démographique n'encourageaient guère les théories sur la lutte entre races et triomphe de la race supérieure – sauf en ce qui concernait les peuples colonisés.

En Allemagne, plus que dans tout autre pays européen, se développa cette sociologie de la lutte, accompagnée souvent d'un racisme essentialiste, où les Aryens, ou bien plus précisément la race germanique, étaient appelés, de par leur supériorité naturelle, à l'emporter dans la lutte pour l'existence. Les écrits de Ratzenhofer ou d'Otto Ammon²⁶ ne sont que quelques-uns parmi les innombrables références à la supériorité de la race germanique, courant lui-même encouragé par Ernst Haeckel, le biologiste évolutionniste le plus prestigieux de l'époque, dont la classification des races et le monisme matérialiste firent beaucoup pour populariser de telles thèses. La sociologie se réduisait à l'histoire naturelle du genre humain, la guerre entre races était considérée comme le moteur de l'histoire, et leur mélange annonce de dégénérescence.

22 Cf. Daniel Becquemont, article "darwinisme social" du *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*, op. cit. n. 11.

23 Spencer lui-même, au nom de la non intervention de l'État, était hostile à l'impérialisme.

24 Karl Pearson, avant de se consacrer au développement d'idées eugénistes, se réclamait du socialisme, prônait la socialisation des moyens de production ainsi qu'un ensemble de mesures interventionnistes destinées à renforcer la cohésion de la race britannique dans la compétition entre races.

25 •Georges Vacher de Lapouge, *Les sélections sociales*, Paris : Fontemoing, 1896 ;
•L'Aryen, Paris : Fontemoing, 1899.

En Allemagne, se développa cette sociologie de la lutte, où la race germanique, était appelée, de par sa supériorité naturelle, à l'emporter dans la lutte pour l'existence.

26 •Otto Ammon, "Histoire d'une idée, l'anthroposociologie", *Revue internationale de sociologie*, VI, 1898. Otto Ammon fut avec Georges Vacher de Lapouge le fondateur de l'anthroposociologie. Plus optimiste que ce dernier, il admettait qu'un minimum de mélange racial ne mettait pas en danger les races supérieures.

Eugénisme et darwinisme social.

Un troisième sens du “darwinisme social” ajouta par la suite à la confusion dont le terme est encore l’objet aujourd’hui, lorsqu’on l’appliqua à l’eugénisme de Francis Galton. L’idée que, dans les conditions actuelles de la civilisation, la sélection naturelle ne s’exerçait plus, ou même qu’elle sélectionnait de préférence les inaptes, et qu’il était nécessaire de prendre des mesures interventionnistes pour prévenir leur prolifération, s’inscrit certes dans le climat où se développa la sociologie de la lutte entre races. De plus, si l’on se place d’un point de vue “présentiste”, l’on pourra soutenir que l’application des théories darwiniennes, telles qu’elles sont conçues dans le présent par la théorie synthétique de l’évolution, à la société, constitue précisément ce que l’on appelle “eugénisme”²⁷, qui constituerait alors le seul objet définissable du darwinisme social historique. Quant à Darwin, il ne prit jamais au sérieux les propositions de son cousin Galton, se contentant de maintenir que le danger de dégénérescence de la race britannique était faible et que l’instinct de sympathie interdisait toute mesure de type eugénique. L’eugénisme galtonien, s’il s’inscrit dans le même climat social que le darwinisme social holiste, et partage la même obsession d’une dégénérescence possible, considère les mesures eugénistes comme plus douces et civilisées que l’action brutale et inhumaine d’une sélection purement naturelle. Les darwiniens sociaux qui voyaient dans la lutte des races le moteur de l’histoire prônaient le retour à l’application des lois de sélection naturelle valables pour toute société humaine, ou bien voyaient cette lutte des races s’atténuer graduellement avec les progrès de civilisation. Même s’il existe de nombreuses convergences entre eugénisme et darwinisme social holiste, on ne saurait en fait les concevoir dans le même champ théorique ou pratique. Les mesures prônées et pratiquées sous l’influence du courant eugéniste, si elles allèrent, en particulier aux États-Unis, jusqu’à la stérilisation des “inaptes” en grand nombre, ne concernaient jamais, comme dans l’eugénisme nazi, l’élimination de “races” entières, et visaient – en principe du moins – l’amélioration de chaque “race” humaine. Si les responsabilités de telles théories dans l’avènement du nazisme sont incontestables, on ne saurait en réduire le nazisme au darwinisme social ou à l’eugénisme. Au-delà du darwinisme social, le culte de la race, dotée d’une âme qui s’exprimait directement dans le sang, tel que l’envisageait par exemple Houston Stewart Chamberlain, théoricien de la lutte entre races, dont l’influence sur la pensée nazie est avérée, ne retenait de l’héritage darwinien que la notion d’élevage sélectif. Ce que Chamberlain appelait “race” était d’ordre spirituel plus encore que physique, une mystique de la race remplaçant la “lutte pour la vie”. La race était une “sainteté de groupe”, relevant de l’élevage et de la religion, dans une sorte de mysticisme biologisé dont le rapport avec des lois d’évolution était pour le moins ténu. Ni l’eugénisme classique ni le darwinisme social à eux seuls ne peuvent rendre compte de la formation de l’idéologie du nazisme.

L’histoire de la nébuleuse qu’on appela darwinisme social sous des sens divers et parfois contradictoires est ainsi celle d’une régression épistémologique à une époque pré-darwinienne, et décrit un appauvrissement continu du concept darwinien de lutte pour la vie, plus proche du spen-

Darwin se contenta de maintenir que le danger de dégénérescence de la race britannique était faible et que l’instinct de sympathie interdisait toute mesure de type eugénique.

27 Cf. Daniel Becquemont, article “Eugénisme” du *Dictionnaire du darwinisme et de l’évolution*, op. cit. n. 11.

Ni l’eugénisme classique ni le darwinisme social à eux seuls ne peuvent rendre compte de la formation de l’idéologie du nazisme.

cérisme ou des mythes aryens que de la pensée de Darwin. Elle imprègne encore parfois le sens du terme “darwinisme” dans les sciences humaines, le colorant d’une teinte péjorative. Les rapports entre “darwinisme social” et pensée de Darwin sont pourtant ténus, voire inexistants. Comment alors rendre compte du fait qu’une théorie biologique d’une telle importance n’a eu, pendant plus de cinquante ans, qu’un prolongement si peu glorieux, et qui plus est fruit d’un malentendu, dans le champ des sciences humaines ?

Les raisons d’un malentendu.

Que toute société tende à interpréter la nature selon sa propre vision de la société, et qu’en retour elle construise sa conception de la société en fonction de sa propre vision de la nature, cela est aisément compréhensible, et s’applique de manières différentes à toute société humaine. La révolution darwinienne dans les sciences de la nature ne pouvait pas ne pas avoir un profond retentissement dans la représentation que se faisaient les hommes du XX^e siècle des lois sociales, même si beaucoup de penseurs commençaient à cette époque à effectuer une distinction entre lois de la société et lois de la nature. L’idée d’évolution des espèces, bien sûr, renforçait l’idée d’évolution des sociétés. Mais la théorie darwinienne, si elle prêta à de telles dérives dans les théories sociales, ne fut pas non plus immédiatement saisie dans toute sa portée par les naturalistes de son époque. Les idées que nous considérons les plus novatrices chez Darwin de nos jours – variations individuelles nombreuses et fortuites, une vision populationnelle, une compréhension aiguë des équilibres écologiques, ne prirent leur sens plein qu’avec la distinction entre variations héritables et variations non héritables, autrement dit la découverte des lois de la génétique au début du XX^e siècle. Le terme darwinien de “lutte pour la vie”, malgré sa richesse métaphorique, demeurait ambigu et offrait la possibilité de certaines dérives. De nos jours en effet la génétique des populations est en mesure d’étudier le niveau génotypique de la réalité biologique, qui était totalement inconnu de Darwin, et la théorie synthétique de l’évolution ne fait pas appel à la lutte pour la vie : si la sélection naturelle peut impliquer une lutte, l’acquisition d’avantages dans la reproduction différentielle est la plupart du temps un processus “pacifique”²⁸. On pourrait alors prétendre que le concept de lutte pour la vie était un concept inutile, qui n’était pas nécessaire à l’élaboration de la théorie de la sélection naturelle, et qu’en utilisant un concept métaphorique appuyé sur les théories malthusiennes, Darwin rendait difficile de dissocier sa théorie d’implications sociales pré-darwiniennes étrangères à sa théorie, laissant ouverte la possibilité d’interprétation proprement malthusienne de sa pensée : la lutte pour la vie pouvait évoquer, au-delà de son sens proprement biologique, un contexte social qui lui était étranger, et rendait possible une confusion réductrice entre évolution biologique et évolution sociale. Mais ce serait reconstruire le passé à partir du présent, en adoptant une position de surplomb que confèrent nos connaissances biologiques actuelles. Darwin, ne raisonnant que sur le niveau phénotypique, n’était pas en mesure d’affirmer, dans le contexte des connaissances biologiques de son

La lutte pour la vie pouvait évoquer, au-delà de son sens proprement biologique, un contexte social qui lui était étranger, et rendait possible une confusion réductrice entre évolution biologique et évolution sociale.

28 Selon les termes de George Gaylor Simpson. Elle “comporte bien plus fréquemment une meilleure intégration dans la situation écologique, le maintien de l’équilibre naturel, une utilisation plus efficace de la nourriture disponible, un meilleur soin porté à la progéniture, l’élimination des tensions (ou luttes) à l’intérieur du groupe qui pourraient nuire à la reproduction, l’exploitation des possibilités offertes par le milieu sans être objet de compétition et qui ne sont pas exploitées efficacement par les autres” (*G.G. Simpson, *The Meaning of Evolution*, New Haven : Yale University Press, 1949, p. 222).

époque, que le concept de sélection n'impliquait pas nécessairement une lutte, fût-ce au sens métaphorique, entre individus ou espèces, et était conduit à se représenter ce que nous appelons aujourd'hui variations de fluctuation d'une population comme le résultat d'une compétition parfois intense, bien qu'intermittente. L'idée de "lutte" au sens métaphorique lui était nécessaire, pour expliquer comment des variations dont il ignorait la nature et l'origine pouvaient être préservées²⁹.

L'explication de cette régression que constitue le darwinisme social est sans doute à chercher dans l'histoire même du darwinisme au sens biologique du terme. Si l'évolutionnisme au sens large s'appuya sur l'œuvre de Darwin pour pénétrer dans le dernier tiers du XIX^e siècle les sciences biologiques et sociales, ce fut la plupart du temps au détriment de la théorie de la sélection naturelle proprement dite³⁰ et en référence à des théories de l'hérédité que la biologie contemporaine n'a pas retenues. Les découvertes de la génétique au tout début du XX^e siècle, dans un premier temps, semblèrent même porter un coup fatal aux thèses darwiniennes et favoriser des théories mutationnistes. Ce n'est que dans les années 1930 que s'imposa une nouvelle théorie synthétique de l'évolution s'appuyant sur les thèses darwiniennes. Or les principales manifestations du "darwinisme social" s'inscrivent en gros dans cet entre-deux qui s'étend entre l'œuvre de Darwin et sa pleine portée dans la théorie synthétique. Les pensées ou mythes pré-darwiniens se seraient ainsi appuyées sur une lecture faussée et réductrice de *L'Origine des espèces* pour prospérer, puis décliner avec les progrès de la biologie. L'histoire du XX^e siècle a suffi pour déconsidérer l'idée de lutte inter-raciale et les monstruosité de l'eugénisme nazi. Mais parler de nos jours de "darwinisme social" pour désigner le libéralisme économique ou les applications génétiques à l'homme de la biologie contemporaine n'est certainement pas le meilleur moyen d'en apprécier la portée ou les limites.

29 Ces arguments sont développés dans le chapitre v de *L'Equilibrio della natura* d'Antonello La Vergata.

30 Cf. •Daniel Becquemont, *Darwin, darwinisme, évolutionnisme*, Paris : Kimé, 1992.

Parler de "darwinisme social" pour désigner le libéralisme économique ou les applications génétiques à l'homme de la biologie contemporaine n'est certainement pas le meilleur moyen d'en apprécier la portée ou les limites.